

4 artiklar omby af förtäringens Rindskall
7-8 Sept

XV^e ANNÉE. — N^o 348. — 15 Juillet 1868.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURES 890 ET 894 — PATRON COUPE

VISITES DANS LES MAGASINS

Qu'il fait chaud! C'est le cri universel. Toutes les femmes agitent leur éventail, ce sceptre léger et charmant, si puissant dans certaines mains. On fait des éventails nouveaux en paille; c'est distingué et sans prétentions. J'ai vu cela dans la maison Violet. D'autres encore très simples en ébène avec le chiffre en nacre. D'autres en gros grain s'assortissant à la toilette et montés en écaille, en burgan ou en ivoire. Les éventails de crêpe pailletés d'argent, d'or ou d'acier sont encore ravissants; ils ont l'air de grands papillons aux ailes couvertes d'une éblouissante poussière. On trouve encore dans la maison Violet toutes les senteurs, tous les vinaigres embaumés

qui détendent les nerfs et rafraichissent l'atmosphère.

Comme il y a quelque danger à gêner la circulation du sang pendant la saison chaude, on ne saurait apporter trop de soin au choix de son corset; toute pression mal comprise peut amener des accidents, dont trop souvent la cause reste ignorée. La grande expérience de la maison Josselin la désigne entre toutes aux mères de famille pour la confection du corset des jeunes filles, qui ont particulièrement besoin de n'être point gênées dans leurs mouvements.

Le corset *Zéphir*, le corset *Mignon*, répondent à toutes les exigences de cette nature; ce ne sont pas précisément des corsets, mais des ceintures faites de telle façon, qu'elles soutiennent la taille, l'amincissent, lui ajoutent de la grâce tout en laissant la respiration parfaitement libre.

Pour tous les autres genres de corsets que fabrique la maison Josselin, il est inutile de les louer de nouveau, leur célébrité est sans rivale, et la clientèle de toutes les cours de l'Europe en est la meilleure preuve.

On n'est pas toujours disposé à faire voyager son argenterie, et c'est en effet lui faire courir de grands risques.

29.9.941

C'est rendre service à nos lecteurs que de leur indiquer la maison Ménard et Saivres, qui fabrique dans des conditions de légèreté et de simplicité excellentes, pour la campagne, des services à thé et à dessert d'une parfaite élégance.

Cette orfèvrerie néerlandaise, où le cristal joue un grand rôle, est précisément le luxe de l'été; les fruits et les fleurs y produisent le meilleur effet; le nettoyage en est facile et la solidité absolue.

La maison Ménard et Saivres a donné un grand développement à tout ce qui concerne le service de table. Cela ne l'empêche pas de continuer à créer de charmants modèles de bijouterie, et en ce moment sa collection de gros médaillons d'or mat avec chiffres entrelacés, émaux, pierres précieuses, etc., est des plus complètes et des plus séduisantes. Ses colliers, qui forment bracelets à volonté, s'assortissent avec les médaillons, et si l'on y ajoute des boucles d'oreilles pareilles, on a la parure complète pour toilette d'été; car il est à remarquer que la mode actuelle, qui exige la variété dans les bijoux, ne permet pas qu'on en porte à la fois un grand nombre.

Voici un bijou d'un autre genre: c'est la petite machine de famille de M. Martougen; elle a aussi son écrin coquet qui, sous la forme d'une petite table à ouvrage, cache son infatigable aiguille.

Cette petite machine à coudre fait des merveilles, et l'usage se répand parmi les jeunes filles du meilleur monde de s'amuser à confectionner elles-mêmes la plus grande partie de leur trousseau.

Nous avons vu des chemises de batiste cousues, piquées de cette façon, qui semblaient sortir des mains des premières lingères de Paris.

C'est encore un succès pour la machine Martougen (système Wheeler Wilson), après s'être installée dans tous les ateliers de couture, de venir prendre sa place dans les salons.

Toutes les femmes peuvent orner elles-mêmes leurs petits chapeaux de campagne; il leur suffit de demander une garniture de fleurs à la maison Baptiste Blanjot; on leur donnera à leur choix des touffes ou des guirlandes légères si bien montées, qu'avec quelques épingles leur chapeau sera bien orné.

Tous les genres de fruits font bon effet sur la paille. MM. Baptiste Blanjot fabriquent les fruits avec une vérité et un soin tout particuliers. Le mélange des mûres et des roses est un de leurs triomphes; les cerises, à tous les degrés de maturité, ont le double avantage d'être très jolies et parfaitement solides; les grappes de cassis mé-

langées aux groseilles rouges, avec feuillage métallique, ont aussi beaucoup de caractère.

Comme fleurs, nous citerons les pavots de toute espèce et les fleurs des champs de cette maison, qui sont des modèles en ce genre.

JULIE DE PUISIEUX.

COURRIER DE LA MODE

Il faut pour ainsi dire commettre des indiscretions aujourd'hui pour être au courant des dernières nouveautés, car elles sont cachées dans des caisses prêtes à être emportées, ou exposées dans les ateliers de nos grandes maisons, dont la porte n'est pas toujours facile à entr'ouvrir.

Comme fantaisies luxueuses, il faut mettre en première ligne les broderies de fleurs de couleur sur toute espèce d'étoffe, et particulièrement, et ceci est le cachet de cette année, sur des étoffes de laine.

Il y en a même une, la plus nouvelle de toutes, nommée *toile mexicaine*, qui est un mélange laine et soie fort épais.

Là-dessus on brode en laine et soie des guirlandes un peu massives, qui font ressembler ces costumes à des vêtements orientaux.

On en prépare plusieurs pour l'Impératrice.

Ceux qui sont brodés sur laine blanche sont incontestablement les plus jolis.

Quoique le mélange des couleurs fasse beaucoup d'effet, quelques femmes qui aiment la simplicité font broder les leurs d'un seul ton avec des arabesques.

Le noir fait bien sur tout; le corail sur blanc, bleu sur blanc, sont préférés pour les jeunes filles.

Ce genre de costume n'admet guère que deux formes: un premier jupon avec broderie dans le bas disposée en guirlande mince, une seconde jupe beaucoup plus bouffante et relevée par des nœuds de rubans de laine très fine (on en fabrique exprès pour cet usage).

Le corsage se fronce légèrement dans le dos et devant; les manches sont plates sans autre ornement qu'une broderie en bas.

Une ceinture de laine simplement effrangée se noue derrière avec de longs pans.

L'autre forme a le jupon semblable, mais une polonaise à la place de la jupe bouffante.

La polonaise est brodée tout autour et sur le côté qui croise en dessus. On y ajoute également la ceinture.

Tout ceci peut être imité d'une manière moins coûteuse; mais ces deux formes restent le type de ce qui est généralement adopté pour les bains de mer et la campagne.

Il faut faire tout autre chose dès qu'on quitte la laine pour la toile ou la mousseline. Les robes de toile écrue, toujours très en faveur, se maintiennent à cause du grand avantage qu'elles ont de se pouvoir blanchir facilement.

Leur ornementation ne comporte aucun élément étranger; c'est le grand volant Marie-An-toinette à plis plats couchés du même côté terminant la première jupe toujours courte.

Le même volant plus bas autour d'une tunique carrée, et les mêmes plis plats sur des nœuds en éventail qui relèvent la tunique de chaque côté, et sur la grande ceinture à pans-écharpes qui l'ornent derrière.

Ces plis se refont avec un coup de fer, et ainsi ces robes conservent l'aspect du neuf, même après avoir été lavées.

On rend ces toilettes un peu plus élégantes en substituant au jupon de toile un jupon de sultane rayée de couleur vive.

La maison Despaigne a un grand choix de ces jolis costumes, et on lui demande généralement les deux Jupons pour une seule tunique.

Elle fait aussi des costumes Manon Lescaut d'une charmante coquetterie.

La sultane rayée en fait le fond, un lainage léger compose les tuniques, et la sultane réapparaît sous la forme d'une sorte de corsage-guimpe. Ces corsages sont très variés de coupe et d'ornements.

Les uns, décolletés carrés, conviennent aux jeunes filles; les autres, décolletés devant seulement, à la Bretonne, sont très commodes pour porter à la campagne.

La maison Despaigne a la spécialité d'un petit vêtement auquel elle a donné le nom de bain de mer.

C'est un pardessus d'un drap façonné très moelleux, qu'elle nomme drap-canevas. Cela est très léger et très chaud à la fois.

La forme tient du mantelet et de la rotonde, mais elle est beaucoup plus gracieuse que toutes ses devancières.

Toute sa clientèle en emporte en partant. Le

blanc et le rouge sont les couleurs préférées des élégantes.

Les formes de chapeaux qui accompagnent tous ces costumes se rapprochent plus ou moins du toquet; cependant, on voit s'élargir les ailes du chapeau de campagne proprement dit. Cela est assez rationnel, puisqu'il est destiné à garantir du soleil.

On en fait en paille belge et en paille de riz, et leur dimension permet de les orner de plumes longues.

Le velours figure aussi beaucoup dans tous les ornements, surtout le velours noir.

La maison Batiste fait de très jolies guirlandes de fleurs mélangées qui font très bon effet sur ce genre de chapeaux.

L'année dernière, les enfants seuls ont porté le cha, eau annamite ou japonais, ce petit plateau qui ressemble un peu à la partie supérieure de l'instrument nommé chapeau chinois; mais cette année, les femmes l'adoptent pour le jardin et la campagne. On l'orne en posant dessus tout autour de petits croisillons de velours noir et au milieu une touffe de fleurs assez volumineuse; c'est fort original et plus gracieux que ne le fait penser la description.

Pour chapeaux de ville, toujours la fanchon, aussi étroite que possible; beaucoup de fleurs et des mélanges dans lesquels on recherche des oppositions très marquées: ainsi, des fleurs de Grenade et du réséda, du laurier rose et des marguerites des prés, des épis d'orge et du cassis, etc. Ces mélanges se retrouvent dans les coiffures de bal et de soirée; car si l'on ne danse plus à Paris, c'est que les orchestres appellent les danseuses dans les stations thermales et dans les casinos des bords de l'Océan.

Les toilettes blanches sont là toujours en très grande majorité.

La fantaisie de chaque femme élégante ne se manifeste guère que dans sa coiffure.

Ce n'est pas trop du talent multiple d'un fleuriste comme M. Dubois pour répondre à tant d'exigences.

Outre les couronnes rondes dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, et qui restent toujours préférées par les femmes aux traits réguliers, la maison Dubois fait en ce moment une variété de poufs et d'aigrettes Louis XV et Louis XVI qui sont le plus joli complément de ces charmants visages parisiens, où la physionomie embellit des traits souvent irréguliers.

L'aigrette de fleurs est l'invention et le triomphe de M. Dubois.

Il la compose avec une hardiesse et une légèreté qui tiennent de l'art.

Nous citerons l'aigrette de boutons de roses mélangées qui se pose un peu de côté, tourne autour de la coiffure et se termine par une trainasse longue qui dépasse beaucoup l'épaule par derrière.

La coiffure de lilium blanc moucheté de rose, avec traîne également, le mélange des épis de seigle et des pavots, celle de pervenches et de feuilles de saules, l'aigrette de violettes de toutes nuances, le mélange charmant de cassis et de boutons d'or qui, après avoir servi comme coiffure, produit le plus joli effet sur un chapeau de paille Cobourg, etc.

Il est à remarquer que M. Dubois place toujours les fleurs épanouies dans son pouf et ne compose guère ses traînes que de boutons et de feuillages très légers.

La souplesse de ces traînes permet de les employer de diverses façons.

Nous en avons vu une dernièrement, formée de clématites et de boutons de roses, qui, relevée tout simplement avec les deux grosses tresses d'un chignon Marguerite, coiffait délicieusement une jeune femme à l'Opéra.

JULIE DE PUISIEUX.

La mode a parfois de singuliers caprices, on se demandera un jour comment nos Parisiennes, dont on connaît le goût exquis, ont pu porter pendant si longtemps des peignes aussi disgracieux, aussi incommodes : peigne à charnière, peigne doré, peigne argenté, peigne russe, peigne acier, peigne jais, peigne applique, et enfin peigne verroterie. — Il était impossible qu'une pareille mode durât. Nous constatons avec infiniment de plaisir la renaissance du peigne d'écaille, le seul que puisse porter une femme du monde.

Le peigne d'écaille, sobre d'ornement mais à forme gracieuse, a reparu sur la tête de bien des élégantes au dernier grand bal de M^{me} la comtesse de Portalès. Personne n'ignore que c'est dans les splendides et hospitaliers salons de l'aimable comtesse que s'imposent les nouvelles toilettes et les nouvelles coiffures. Attendons-nous donc à voir reparaître avec éclat ce complément, cet ornement indispensable d'une jolie coiffure.

D'une pierre deux coups

Le 5 août 1866, mon ami Gustave Laurent donnait son repas de noces chez un restaurateur de Batignolles. Il y avait nombreuse et joyeuse compagnie, tous employés des pompes funèbres, et pourtant gais comme des pinsons.

Esquissons d'abord à grands traits quelques-uns des invités.

D'abord, Adolphus Collignon, ancien trombone du 72^e de ligne, actuellement maître de cérémonies dans les grands enterrements.

Puis, Alfred Garbet, bureaucrate médiocre, mais en revanche mangeur émérite, et ne reculant pas devant un pain de quatre livres accompagné d'un gigot.

Enfin, comme personnage remarquable, un jeune lycéen fumant beaucoup, buvant de même.

Comme femmes, la mariée, jeune personne charmante, à l'œil noir, au teint bronzé, quelque chose d'oriental dans le regard, dans la démarche, dans toute la personne.

Sa sœur, jeune brune à l'œil bleu, est encore demoiselle. Si elle n'a pas la beauté de la Vénus de Milo, en revanche elle possède toutes les grâces de la femme parisienne ; c'est tout dire.

Les couverts sont mis. Les convives ont déjà fait de nombreuses libations pendant la journée qui a été chaude, et quelques-uns commencent déjà à ressentir les effets de l'absinthe et du madère.

Le jeune lycéen, André, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — capable d'engloutir en un jour l'Achéron, si l'Achéron était un fleuve de vermouth et de bière, André, disons-nous, est plus ému que les autres.

Il a voulu *faire l'homme*. Or, qu'il soit permis ici à l'auteur d'ouvrir une parenthèse pour exprimer sa façon de penser sur ce qu'on appelle ordinairement *faire l'homme*.

Faire l'homme consiste généralement à absorber une grande quantité de cognac sans soulever, à fumer comme un bateau à vapeur suisse, à trancher d'un air important les questions les plus graves sans les avoir jamais étudiées, en un mot, *faire l'homme* c'est tout bonnement faire et dire beaucoup de bêtises.

Ceci tendrait à prouver que l'homme est un assez triste sire, ce dont nous n'avons jamais douté.

Donc, notre collégien avait voulu *faire l'homme*. Aussi, avait-il bientôt trouvé le châtement de sa vanité. Déjà il commençait à pâlir, lorsque son voisin, Alfred Garbet, le transporta chez un pharmacien où, grâce à un peu d'ammoniaque, M. André put r'ouvrir les yeux et retrouver tant bien que mal l'usage de sa raison.

Cet incident terminé, les convives se mirent à table, et Garbet se plaça à côté d'Adelina, la sœur de la mariée.

Ce rapprochement avait un double but : d'abord Alfred était amoureux d'Adelina, et puis il avait un appétit gigantesque, tandis qu'Adelina ne mangeait presque rien, ce qui fait que, pendant le dîner, elle lui passa toutes ses portions.

Heureux Alfred!!!

Rien ne troubla ce paisible festin, animé par la franche et bonne gaieté d'une jeunesse travailleuse et honnête.

Car, il ne faut pas l'oublier, tous les convives étaient des prolétaires.

Enfin, arriva le fromage, un fromage superbe, ma foi! Il venait directement de Troyes en Champagne, et sentait son fruit d'une lieue.

Avec ce fromage, le vin du même pays, le cliquot, le moët, et avec ce vin les chansons, le dessert obligé des Français.

— Qui va commencer? cria Alfred entre deux bouchées.

— Toi! répondirent ses camarades.

— Mais vous voyez bien que je ne peux pas, fit le malheureux la bouche pleine.

— Si! si! Tu chanteras ton grand air :

Toi qui connais les hussards de la garde,
Connais-tu pas le trombone du régiment.

— Parfait! parfait! s'écria André d'un air malicieux. Collignon préludera à l'accompagnement sur son cuivre.

La proposition fut adoptée à l'unanimité. Alfred étouffait : il venait de terminer une dinde, et tenait à la main sa sixième livre de pain.

Collignon alla prendre son instrument, dans lequel le jeune André avait eu le soin de vider une carafe.

— Et surtout attaquez vigoureusement, fit l'enfant terrible.

Collignon, connu de tous pour la puissance de son souffle, attaqua son morceau à pleins poumons.

Une immersion générale s'ensuivit. Chacun courait en criant : Sauve qui peut!

Le col empesé du marié était trempé, le fromage de son voisin arrosé, et, pour comble de

malheur, le beau-père de la mariée ouvrait la bouche pour y porter son verre de champagne, lorsqu'il avala malgré lui ce qui n'en était pas.

— C'est de l'eau de cuivre! pensa-t-il en lui-même.

Profitons de cette confusion générale pour revenir aux deux héros de notre véridique histoire, et remontons à quelques mois.

Par une fraîche soirée du mois de mai 1866, M^{lle} Adelina était allée se promener dans le bois de Meudon, à peu de distance de la maison de son père.

Elle était partie, comme d'habitude, riieuse et folle, insouciant du lendemain.

Tantôt elle courait après un papillon, tantôt elle poursuivait, mais en vain, un lièvre effaré, et, ne songeant qu'à sauter, qu'à jouer, elle s'était laissé surprendre par la nuit.

Tout à coup, au détour d'une allée, un homme à la figure sinistre, abritée par un chapeau à larges bords, se présente devant elle.

La frayeur d'abord la saisit, puis elle veut rebrousser chemin, et retourner en hâte à la maison de ses parents.

Mais l'inconnu lui a déjà barré le passage et s'est approché d'elle.

— Holà! la belle! est-ce donc moi qui vous fais peur?

Adelina ne répond rien et cherche à fuir; alors l'étranger la prend par la taille, et la retenant vigoureusement :

— Vous ne m'échapperez pas! dit-il avec un infernal sourire.

La pauvre enfant veut crier, mais l'épouvante lui serre le gosier; après des débats inutiles, une lutte désespérée, elle va devenir la proie de son infâme agresseur, lorsqu'un jeune homme, armé d'un énorme gourdin, débouche au coin d'un sentier.

Il fond sur le misérable et, d'un coup asséné sur la tête, l'étend à ses pieds sans connaissance.

Epuisée par la lutte, Adelina tombe inanimée dans les bras de son sauveur.

A ce moment, la lune, sortant d'un nuage, éclairait la gracieuse figure de la jeune fille.

Qu'elle était belle ainsi, pâle, inanimée, les paupières baissées, la bouche à demi ouverte, laissant éclater d'un pur éclat deux rangées de perles! Comme son cœur palpitait avec violence tandis qu'elle s'abandonnait tout entière à celui qui venait de lui sauver plus que la fortune, plus que la vie... l'honneur!

Alfred, — car c'était lui, — déposa sur le gazon son précieux fardeau, cherchant à ramener à la vie celle qu'il aimait déjà, peut-être à son insu.

Au bout de quelques instants Adelina rouvrit les yeux.

— Ne craignez rien, dit le jeune homme en lui prenant doucement les mains, vous êtes sous ma protection et malheur à qui voudrait toucher à un cheveu de votre tête.

En disant ces mots, Alfred attachait sur les yeux de la jeune fille un regard langoureux, auquel celle-ci répondit par un geste qui signifiait :

— Merci, je me fie à vous.

Une demi heure plus tard, Alfred et Adelina frappèrent à la porte de la demeure de celle-ci, et le jeune homme s'éloignait discrètement, promettant de revenir, si les parents de la jeune fille l'y autorisaient.

— Mon Dieu ! comme tu rentres tard ! fit la mère avec inquiétude en voyant rentrer sa fille la figure encore bouleversée de l'aventure qui lui était arrivée. Qu'as-tu donc ? Tu parais toute troublée.

Adelina raconta en quelques mots comment elle avait été attaquée et comment un brave jeune homme l'avait soustraite à un péril imminent.

— J'espère que nous irons le remercier, ajouta-t-elle, et pas plus tard que demain.

Les parents furent de cet avis et l'on décida que dès le lendemain, une visite de remerciement serait faite à Alfred, qui demeurait pendant l'été à Meudon, chez une vieille tante, à peu de distance de la maison d'Adelina.

Le lendemain soir, la jeune fille mit plus de temps que de coutume à sa toilette, essayant tour à tour ses diverses robes, ses différentes coiffures. Enfin, après avoir été suffisamment satisfaite de l'examen de sa personne dans toutes les glaces de la maison, elle se rendit, en compagnie de ses parents, chez la tante d'Alfred.

De son côté, le jeune homme avait mis plus de soin que d'habitude à faire le nœud de sa cravate. Or la cravate est chez l'homme le miroir de l'âme. A-t-il du chagrin, du souci, il met sa cravate tout de travers. Est-il amoureux, va-t-il en conquête, comme disent les bonnes gens, il refait vingt fois le nœud de sa cravate et y apporte chaque fois un art infini.

La conversation, d'abord générale et remplie des banalités ordinaires, se divisa bientôt en deux camps et, tandis que les vieux parents parlaient entre eux de leurs vignes, de leurs blés de leurs pommes de terre, les deux jeunes gens s'étaient

insensiblement rapprochés et causaient à l'écart, de quoi ? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de positif, c'est que depuis ce temps-là les deux familles se virent tous les jours et qu'au bout d'un mois la tante d'Alfred demanda pour son neveu la main de M^{lle} Adelina.

Le père d'Adelina, homme positif, qui ne voyait le bonheur de ses enfants que dans le nombre des écus qu'ils pouvaient posséder, accueillit assez froidement cette demande. Alfred ne gagnait que douze cents francs par an, et sa tante, n'ayant que la même somme pour revenus, ne pouvait guère lui constituer une dot.

Si Alfred eût été seul à briguer la main d'Adelina, il eût eu peut-être quelque chance de succès. Mais... car il y a toujours dans notre existence des *mais* malencontreux, — Alfred avait pour rival un commis au Mont-de-piété, homme d'un âge presque respectable et gagnant deux mille francs par an.

Et tout en étant flatté de la demande d'Alfred, le père d'Adelina pensait que sa fille serait plus heureuse avec un homme *sérieux* (quarante ans) émargeant 166 fr. 65 par mois, qu'avec un jeune homme encore un peu léger et ne touchant que cent maigres francs à la fin de son mois.

Il ne dissimula pas ses appréhensions à la vieille tante qui de son côté fit valoir la conduite sage de son neveu, l'avenir qu'il avait dans son administration et l'héritage qu'elle devait lui laisser un jour.

Sans rien promettre, sans rien refuser toutefois, le père d'Adelina pria M^{me} Garbet de patienter encore un peu, voulant, disait-il, avoir le temps de la réflexion.

Lorsque la bonne femme vint rendre compte de sa démarche à son neveu, celui-ci faillit perdre connaissance.

— Je connais le père d'Adelina, dit-il, c'est un homme juste mais sévère et inflexible. Adelina ne sera jamais à moi.

Et le pauvre garçon désespéré ne parlait rien moins que de se tuer.

Sa tante le prit par les deux mains et, à force de persuasion, parvint à lui rendre un peu de courage en même temps qu'une lueur d'espérance.

Le lendemain, en revenant de son bureau, Alfred rencontra à la descente du chemin de fer Adelina qui l'attendait.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai à vous parler. Voulez-vous faire quelques pas avec moi dans la campagne ?

— Certainement, répondit la jeune fille, j'étais

venue à votre rencontre parce que je voulais aussi vous parler. Je sais tout. Mon père m'a tout dit.

— Eh bien !

— Eh bien ! je ne veux pas être la femme d'un autre que vous, et si mon père ne consent pas à notre mariage, j'irai flirter mes jours dans un couvent.

Alfred croyait rêver.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous m'aimez donc !... Oh ! que cet aveu sorte de votre bouche !... Que je l'entende pour vous croire, car depuis hier, je souffre horriblement.

— Moi aussi, dit Adelina, car je vous aime.

Et elle se laissa doucement aller dans les bras du jeune homme, qui imprima sur son front un baiser brûlant.

Les oiseaux qui chantaient leurs adieux au soleil couchant furent seuls témoins de ce doux serment d'amour.

A dater de ce jour, Alfred se mit au travail avec une ardeur nouvelle. Deux mois après, il était mis à quinze cents francs.

Pendant ce temps-là, son ami et futur beau-frère Gustave Laurent, se joignait à sa fiancée Alexandrine pour obtenir des parents d'Adelina un mot d'encouragement, d'espoir, en faveur d'Alfred.

Le père d'Adelina hésitait cependant toujours. D'un côté, il se sentait de la sympathie pour ce brave jeune homme qui aimait tant sa fille. D'autre part, il ne pouvait s'empêcher de trouver l'employé au Mont-de-piété un *homme sérieux*, ce qui était, à son avis, la meilleure garantie de bonheur pour une jeune fille.

— En effet, pensait-il, un homme d'un certain âge prend le mariage au sérieux. Il ne va pas, comme ces petits jeunes gens, courir après des femmes. Que dis-je ? des cocottes. Il reste auprès de sa femme, lui prodiguant tous ses soins, tout son amour. Ah ! si Alfred avait seulement dix ans de plus !...

Un jour qu'il était en train de se faire ces graves réflexions, Adelina, qui n'avait pas perdu son temps, arriva tout émue d'indignation.

Sur son visage pourtant se peignait une joie secrète.

— Papa, dit-elle en arrivant, je ne veux pas, je ne peux pas épouser votre vilain commis du Mont-de-piété.

— Pourquoi ? dit le père.

— Parce qu'il a... parce qu'il a... une maîtresse.

— Une maîtresse !

— Oui ! et j'en suis bien sûre ; depuis quelque

temps je m'en doutais, j'avais plusieurs fois rencontré ce monstre ayant au bras une femme et glissant mystérieusement dans les rues de Paris. Chaque fois, il s'était troublé à ma vue. Enfin, un jour je le suivis sans être aperçue. Ils entrèrent près de la gare de Strasbourg dans une brasserie allemande. Cachée par un voile épais, je pus suivre toutes leurs allures et lorsqu'ils furent partis je demandai au comptoir si l'on connaissait ces deux consommateurs. Le patron me répondit affirmativement, mais avec un sourire que je compris très bien, et m'indiqua la demeure de cette femme. Je m'élançai sur la trace de l'inconnue et je la vis entrer avec mon prétendu dans une maison située rue de Flandre, à la Vilette. Je m'adressai à la concierge, et, pour mieux lui délier la langue, je lui glissai cinq francs dans la main. C'est ainsi que j'appris ce que je voulais. Il est inutile, je pense, de vous en dire plus long.

Le père d'Adelina resta stupefait.

— Comment ! s'écria-t-il, un homme de quarante ans ! Un homme sérieux ! A qui se fier ? Mon Dieu ! Adelina, tu épouseras Alfred.

Cela se passait huit jours avant la noce de Gustave et d'Alexandrine.

A cette occasion, Alfred composa la chanson que l'on va lire.

Mais c'est ici le moment de revenir à l'endroit où nous avons laissé le lecteur au début de cette histoire.

Lorsque les invités furent remis de leur trouble, on se remit à table. La gaieté, l'animation, reprirent peu à peu. Puis on chanta, on récita des saynettes comiques. Un jeune homme — rempli de tact — se mit à énumérer en vingt huit couplets tous les désagréments du ménage, ce qui jeta un certain froid dans l'assemblée.

Le jeune André, lui, s'était tout à fait endormi.

Enfin, lorsque ce fut le tour d'Alfred, il commença ainsi sur l'air de *Gais enfants de Bacchus* :

Toutes les qualités de ton Alexandrine,
Je veux les célébrer en vers alexandrins.
Dis-lui que dans le Nord, où sont les noirs sapins,
On ne trouva jamais une perle aussi fine.

Cette enfant belle et brune a du Midi les charmes
Son œil noir est brillant plus que l'astre du jour.
Ton bonheur te fera parfois verser des larmes,
Mais quels pleurs sont plus doux que les pleurs de l'amour ?

Alexandrine à toi, Gustave. Oh ! c'est un rêve,
Rêve de nuit, de jour, rêve réalité.

Sa jeunesse est pour toi : pour elle, c'est ta sève ;
Pour tous deux, j'en suis sûr, c'est la félicité.

Son front pur, son teint brun, ses lèvres de carmin
Et ses beaux cheveux noirs t'ont fait tourner la tête ;
Car tu voudrais déjà te trouver à demain...
Mais je m'arrête ici... sans quoi... je deviens bête.

— Oh ! oui, cria-t-on de toutes parts.
— Pour ta punition, tu épouseras Adelina, dit son père.
— Ah ! mais alors il faut nous improviser encore un petit couplet, observa la tante d'Alfred.
— Soit ! fit celui-ci.
Et il commença ainsi :

A côté des yeux noirs que je viens de chanter,
Je vois briller des yeux d'un bleu pur et sans tache,
Clairs comme l'eau de roche et qui vous font rêver :
C'est sur Adelina que mon regard s'attache.

Adelina, veux-tu prendre en pitié ma flamme ?
Ta sœur Alexandrine, ainsi que son époux,
M'ont assuré jadis que tu serais ma femme ;
Nous aurons fait ainsi d'une pierre deux coups.

ALFRED JAL.

LA COMTESSE D'ALGUE

I

Le coucher du soleil a doré l'horizon de reflets lumineux.

Les ténèbres vont bientôt envelopper la terre.
Les derniers rayons du jour qui fuit glissent à travers les branches feuillues des tilleuls et vont se perdre dans les massifs ombreux.

Le parc est silencieux.

C'est l'heure où les oiseaux remontent gaiement vers leurs demeures aériennes, pour s'endormir sous le regard de Dieu.

A la lourde chaleur du jour a succédé une atmosphère pleine de fraîcheur et de senteurs embaumées.

Un pas léger trace un imperceptible sillage sur le sable fin qui tapisse la grande allée ; bientôt il change de direction, et le froissement d'une robe de soie qui caresse le tronc des grands arbres annonce qu'une femme vient de s'engager dans un chemin qui conduit au mur de clôture.

Une petite porte s'ouvre, et la robe s'élançe au dehors.

Le parc est contigu à un bois solitaire.

La nuit est venue.

C'est à peine si le regard peut distinguer les sentiers qui se croisent et s'enchevêtrent.

Et cependant on dirait que cette femme a le pouvoir de faire écarter devant elle les branches et les hautes herbes, car sa marche n'accuse aucune hésitation, et chacun des détours du labyrinthe lui semble familier.

— Oh ! Marguerite ! Marguerite ! je t'attends, et mon cœur compte les minutes qui s'écoulent.

— Prends patience, jeune homme, la bien-aimée viendra. Encore quelques minutes, et ses baisers rafraîchiront ton front brûlant.

— Quelques minutes ! Ah ! ah ! ah ! l'amère dérision ; et, pendant ces minutes, qui pourra préciser le nombre des grincements de dents des damnés qui souffrent ! qui pourra mesurer la longueur du temps à celui qui agonise ! qui pourra apaiser les atroces douleurs qui torturent ! qui saura enfin empêcher les terribles pressentiments d'agiter mon esprit !

Oh ! les hommes qui fractionnent le temps en heures et en minutes, plutôt que de le diviser en peines et en joies, en douleurs, en ivresses, en regrets et en espérances !

C'est qu'il aime Marguerite à ce point qu'il mourrait si elle ne venait pas au rendez-vous qu'elle lui a donné.

Elle vient, c'est elle, la voilà !

— Dans mes bras, âme de mon âme ! sur mon cœur ! Car, Dieu me pardonne cette horrible pensée, mais j'ai cru un moment que vous ne viendriez pas ; mais tu es là devant moi, ma main touche ta main, ma voix parle à ta voix. Oh ! merci, mon Dieu, merci à vous, qui me donnez une heure de joie suprême.

— Gabriel !

— Qu'avez vous, mon beau lis aimé ? j'ai senti votre corps frissonner.

— Rien ; j'avais cru entendre marcher.

— Enfant, c'est quelque chérubin des cieus qui est venu vous contempler. Il est là, derrière nous, qui joint ses mains au-dessus de nos têtes.

— Gabriel... je t'aime ! je t'aime !



Ils sont assis
de deux en deux

se précipite tombe à genoux devant le ca-
de deux en deux, en jetant un long cri de

à la comtesse.

ieu

e

-

it

890

na

lle

qui

ers

les

s lè-

ent :

Algue.

eau, et

il tres-

LAC.



890

068

890

890

F. H. J. J. J. J.
11/11/11

GASTERS 890
1868

890

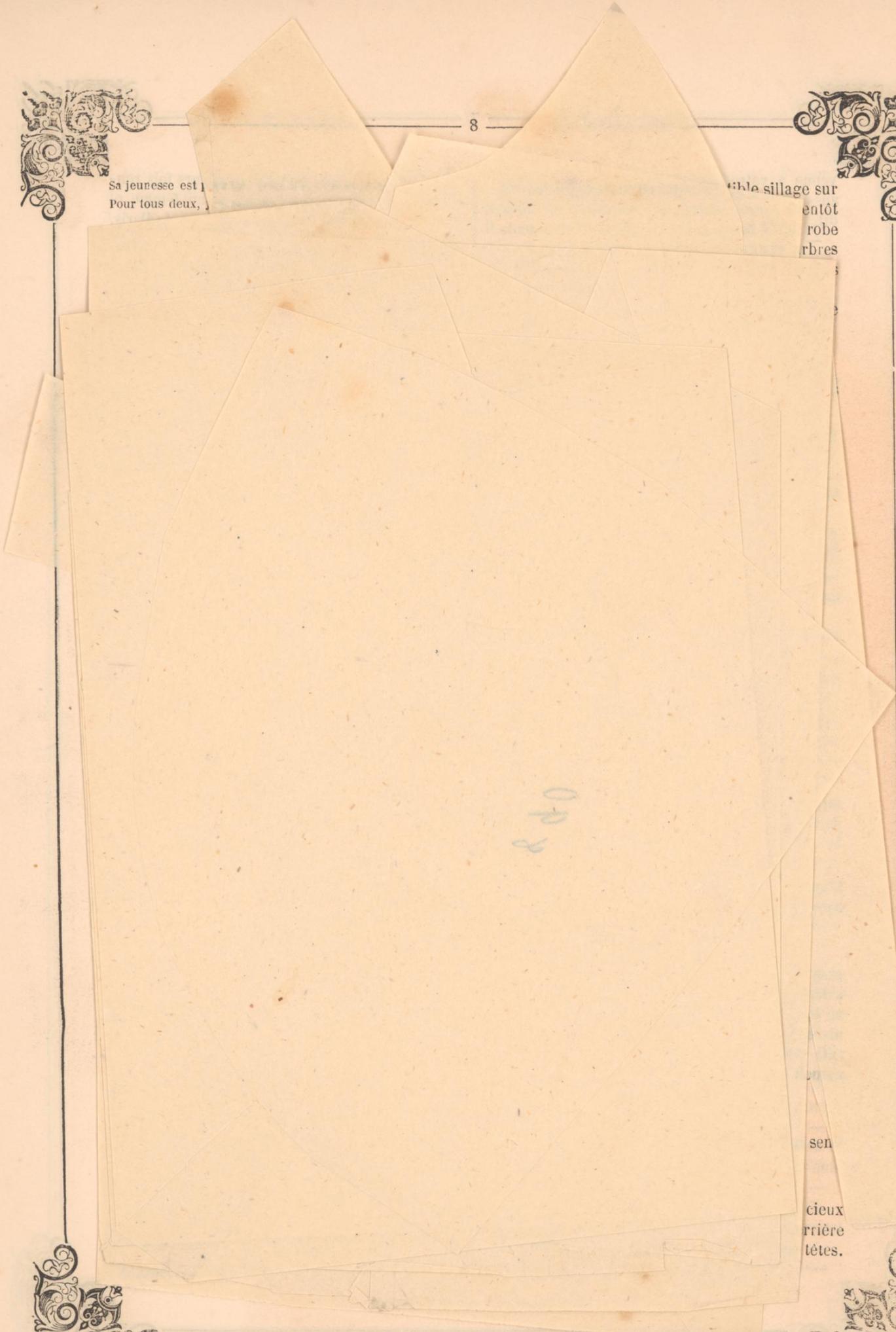
890



Sa jeunesse est
Pour tous deux,



le sillage sur
entôt
robe
rbres



OP

sen

cieux
rrière
têtes.



Ils sont assis l'un auprès de l'autre, s'enivrant de doux propos et de tendres baisers.

Oh ! le beau groupe que celui formé par deux jeunes gens s'entretenant à voix basse de leurs projets de bonheur et d'avenir...

La terre peut trembler.

Les cieus s'ouvrir.

Insensibles à tout ce qui les environne, rien ne peut troubler la béatitude dont ils jouissent.

Oh ! le merveilleux gazouillement que celui de deux amants.

Ce ne sont que de longs discours composés de ces deux mots : je t'aime ! Ce ne sont que des phrases célestes empruntées au séraphique langage des anges.

Écoutons un peu la divine harmonie qui s'échappe des lèvres entr'ouvertes de Marguerite d'Algue et de Gabriel de Sève.

— Marguerite, ma blanche colombe, vous avez donné la vie à mon cœur, car j'existais depuis vingt-cinq années, et cependant je n'avais jamais dit : Je vous aime ! Marguerite, vous êtes la femme du comte d'Algue, et pourtant je suis à vos genoux, car je vous prie, je vous prie des larmes dans les yeux et des larmes dans le cœur : brisez ce joug qui vous tient captive, laissez-moi vous emmener loin de France ; je mettrai l'Océan entre cet homme et vous, et nous irons cacher notre bonheur dans de profondes solitudes. Comprenez vous, Marguerite, cette immense félicité de tout instant, vivre l'un pour l'autre sous le seul regard de Dieu ! Seuls, libres, libres !

— Gabriel, je t'aime ai-je dit, et je n'ai pas la force de m'arracher de tes bras. Oui, nous partirons, mon bien-aimé. Que m'importe le monde ! que m'importe le jugement des hommes ! Je t'aime, à toi chaque heure de mon existence, à toi chaque souffle de ma poitrine embrasée, à toi mes pensées, mon âme...

— Oui, Marguerite, à nous l'éternité, car la mort est impuissante devant l'amour !

— Oh ! la mort, ce serait l'ineffable extase si elle nous frappait tous deux pour nous transporter ensemble dans les régions célestes !

Soudain une vive lumière apparut derrière le taillis abritant la clairière où se trouvaient les deux jeunes gens, et une détonation se fit entendre.

— Tué ! tué ! Gabriel, le bien-aimé de mon cœur. Ah !

Et Marguerite tomba à genoux devant le cadavre de son amant, en jetant un long cri de rage et de douleur.

Un homme s'était avancé jusqu'à la comtesse.

— Votre main, madame ; j'ai fait bonne chasse aujourd'hui, et l'on soupe ce soir au château. C'est vous, ma belle épouse, qui ferez les honneurs à mes joyeux convives. Ah ! ah ! ah ! qu'avez-vous donc ? J'ai tué un homme, bast ! c'était un braconnier. D'ailleurs, j'ai droit de haute et basse justice ici, car je suis le comte Robert d'Algue. Venez, madame.

II

Chantez, vierges saintes, les louanges du Seigneur.

Que vos voix s'élèvent comme un pur encens vers le trône du Très-Haut.

Chantez, car votre noble phalange vient de s'accroître d'une pénitente.

Comme elle est belle, sœur Marthe, avec son long voile et sa robe de bure !

Mais qu'elle est pâle et comme son œil brille d'un éclat singulier.

Chantez, vierges saintes, c'est une brebis qui rentre au bercail.

La voilà qui élève ses mains suppliantes vers le grand Christ d'ivoire ; elle va prononcer les vœux qui la séparent à jamais du monde.

— Gabriel ! Gabriel !

Ce sont les seuls mots qui sortent de ses lèvres.

Elle veut marcher, ses genoux chancellent : elle tombe la face contre terre.

Elle est morte, la comtesse Marguerite d'Algue. Dieu prenne pitié de son âme !

Le vieux comte est seul dans son château, et chaque soir, quand sonnent neuf heures, il tressaille et fait un signe de croix !

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

COURRIER DES SALONS

Où est Paris?... Le voilà dispersé de toutes parts. A moins d'occuper une position officielle, d'être député, sénateur, avocat, procureur, président et d'avoir de grands intérêts à débattre, il est impossible, quand on tient salon dans le monde, de ne pas quitter Paris quand le mois de juillet est arrivé.

Les départs se sont même effectués en juin. Il n'est plus question de bals et de fête. On a pourtant dansé à l'ambassade ottomane. Rossini, Bermyer et d'autres célébrités n'ont pas encore quitté Paris. Lamartine est à Chaillot. M. Guizot est parti. M. Thiers à Saint-Germain-en-Laye où il occupe la maison du comte Walewski. Les habitudes de M. Thiers sont, à Saint-Germain, ce qu'elles sont à Paris, ce qu'elles sont partout, quand il a à sa disposition des bois et des parterres. Il se lève à cinq heures du matin, descend quelques minutes au jardin, se fait servir une tasse de lait. Vers six heures il entre dans son cabinet de travail, où il reste jusqu'à onze heures, fait sa toilette, déjeune à midi. A une heure il se met au travail jusqu'à cinq heures. Puis il se promène de nouveau. Il dîne à sept heures et reprend son travail jusqu'à onze heures et minuit. Il reçoit d'assez nombreux visiteurs auxquels il consacre les heures de loisir dont il peut disposer avant et après le dîner. Il ne sort jamais de l'enceinte du petit parc qui entoure la maison.

Malgré l'extrême chaleur, il y a encore du monde au théâtre et la salle de l'Opéra était élogiquement rempli le soir de la reprise d'*Hercule*. On y remarquait: le prince Paul de Metternich, avec sa charmante femme et Son Altesse l'ambassadrice d'Autriche, sa belle-sœur; la Duchesse de Fernan-Nuñez, avec sa belle et élégante compagne, M^{me} Mesa. Dans la loge de service, la marquise de Gallifet avec M^{me} Cordier. Dans la loge du marquis de Casariera, lady Mary Craven — une vraie page de keep-eake — avec la baronne de Porlly; le baron et la baronne Gustave de Rothschild; la marquise d'Imiannot, le général comte d'Oraisne, M. Auber, le comte de Solms Scœnewald, le vicomte de Bonneval, la vicomtesse Duvilliers, M^{me} Abeille, le marquis de Castelbajac, M. Baker, le comte Schouweloff, le duc de Bauffremont, le comte de Charnacé, M. Bagier, le marquis et la marquise Alexandre

de Las Marismas, M^{me} Alfred Musard, le prince de Radziwill, M^{me} Jules de Saux, etc., etc.

La cour est encore à Fontainebleau, mais elle va partir à son tour en excursion thermique et maritime. L'Empereur pour les eaux de Plombières et l'Impératrice pour la plage de Biarritz.

A la seconde réunion des courses de Fontainebleau, le Prince Impérial occupait seul avec sa suite la tribune impériale lorsque le prix de la Coupe a été couru.

Trocadero, à M. le comte de Lagrange, était arrivé le premier. Son propriétaire a été appelé auprès du jeune prince qui lui a remis fort gracieusement la coupe en lui disant :

« C'est la première fois que cette mission m'échoit, et je me félicite, M. le comte, d'avoir à commencer par vous. »

Quelques instants plus tard, l'Empereur et l'Impératrice sont arrivés en char à-bancs et ont été reçus au pied de la tribune par le Prince Impérial, ayant à ses côtés son gouverneur, le général Frossard, son précepteur et son écuyer M. Buchm.

Après les courses, il y a eu au château un grand dîner auquel avaient été invités le préfet et les trois députés de Seine-et-Marne, M. et M^{me} Gillois, M. et M^{me} Abeille, M^{me} la marquise de Gallifet. On avait retenu les généraux Douai et Castelnau dont le service était terminé et qui auraient dû retourner à Paris dans la matinée du dimanche. Après le dîner, il y a eu promenade sur les pièces d'eau, dans les différentes embarcations, qui ont toutes été mises à la disposition des invités.

Le même soir, M. le baron de la Rochette recevait à dîner dans son château de la Rochette, voisin de la forêt de Fontainebleau, plusieurs membres du Jockey-Club présents à la réunion, entre autres MM. Henry Greffulhe et le vicomte Paul Daru.

L'autre lundi, M^{me} Mélanie Waldor donnait un beau et intelligent dîner de vingt couverts dans sa charmante propriété de Marnes-la-Coquette, contigue au parc de Villeneuve-l'Étang. M. Lefebvre-Durullé, le comte de Béthune, M. Auguste Vito, M^{me} Claude Vignon, M^{lle} de Poligny, M. Louis Leroy, faisaient partie des convives. Après le dîner, M^{me} Waldor a pu donner à ses invités le plaisir d'une promenade dans le parc de Villeneuve-l'Étang, si remarquable, et qu'il est permis à si peu de personnes de visiter.

Paris a donc changé tout d'un coup sa physiologie. On ne rencontre plus les beaux équipages qui faisaient le tour du lac de huit à dix heures du soir. Les villes d'eaux sont déjà encombrées

de baigneurs. Et les plages en vogue, telles que Dieppe, Trouville, Etretat et Boulogne-sur-Mer, on commencé leur saison un mois d'avance.

Beaucoup de belles dames se sont donné rendez-vous à Dieppe, qui a reconquis toute la vogue aristocratique et élégante du temps de la bonne duchesse de Berry. Quand on a passé une saison à Dieppe, on veut toujours y revenir. Aucune plage n'offre le coup-d'œil pittoresque et animé de la terrasse de Dieppe. Il n'existe rien de pareil ailleurs. Toutes les élégances sont réunies et toutes les richesses se coudoient. Mais, chose étrange, on n'y reconnaît plus la Parisienne, à moins qu'on ne tombe sur la toilette la plus excentrique et la plus osée, de mauvais goût presque toujours. L'étrangère a certaines audaces de toilette, mais elle est rarement saltimbanque, tandis que la Parisienne l'est presque toujours. A qui la faute?... Qu'elle ne s'en prenne qu'à elle-même. Autrefois, elle faisait type d'élégance. La Parisienne primait tout. Sa toilette était une étude de simplicité charmante. Elle laissait aux étrangères les excentricités de la toilette et aux provinciales les couleurs tranchantes. On était Parisienne du moment qu'on ne s'affichait pas et que la toilette avait un parfum de coquetterie modeste qui révélait la femme comme il faut; aujourd'hui la Parisienne se compromet. Elle se serait désespérée qu'on la prit pour une honnête mère de famille. Elle pose en *cocodette*. Elle en a les allures, la mine, la tournure, le langage et l'excentricité au baciense.

La terrasse de Dieppe sera bientôt animée de coquets trumeaux Louis XV. La saison est favorable aux bains de mer. Chaque plage a pour ainsi dire ses costumes *ad hoc*. Les toilettes de Dieppe sont moins osées et de meilleur goût que celles de Trouville. De même que la société est moins mêlée et plus aristocratique à Ems qu'à Bade.

Ce qui a perdu le goût en France, c'est qu'on a adopté avec une facilité trop grande les modes anglaises et qu'on les a assimilées à nos toilettes féminines et masculines. Chaque nation nous a, pour ainsi dire, imposée ses fantaisies les plus étranges. Il en est résulté un amalgame de costumes des plus grotesques, ayant pris à l'Anglaise son toquet, à la Russe son bachelick, à l'Espagnole sa mantille, à l'Allemande ses cheveux dépeignés, à la Prussienne ses toilettes aurore. La Française s'est arrangée de tout cela et elle s'est rendue ridicule.

Il s'est produit pour les costumes masculins les mêmes erreurs de mauvais goût. Le Français n'a rien de la roideur aristocratique de l'Anglais

de bonne compagnie, et il s'emprisonne le cou dans les mêmes cravates et les mêmes cols, et le corps dans les mêmes habits, ce qui lui donne une tournure guindée et comique. Les hommes du meilleur monde en villégiature s'habillent en grooms anglais ou en planteurs des colonies, avec la veste blanche et le Panama à larges bords.

L'Anglais, le Prussien et le Russe restent toujours eux-mêmes. C'est pourquoi ils l'emportent en distinction sur le Français.

Le costume adopté pour la saison d'été est le costume Watteau, relevé, chiffonné, serré par derrière jusqu'aux hanches.

Pour quelques Watteau typiques, élégants, coquets et charmants, que de Courbets ridicules?...

Les femmes trop grandes habillées en costume Watteau ressemblent à des grues perchées sur leurs pattes. Les femmes trop fortes à M^{me} Thierret dans les *Saltimbanques*. Il faut une extrême jeunesse, beaucoup de finesse et une certaine allure dégagée que toute femme qui a passé la trentaine ne peut plus avoir.

Combien de temps va durer cette bergerade? Que les femmes sérieuses et économes y réfléchissent. La fantaisie convient aux fantaisistes. Elle dure une saison, un caprice.

Tous ces trumeaux Louis XV vont se produire à Bade et à Ems, et jusque dans la coquette ville d'Aix, en Savoie, qui vient d'inaugurer par une fête splendide l'éclairage au gaz de la ville.

Aix-les-Bains regrette toujours la charmante femme qui lui a donné une réputation intelligente et littéraire et qui l'a mise en évidence pendant de si longues années. C'est à Ems, cette année, que M^{me} Marie Rintazzi ira en villégiature.

Le *Journal de Trouville* a débuté le 1^{er} juillet. Il est dirigé par M. Eugène Mirel, avec la collaboration de chroniqueurs et de poètes parisiens.

Mais les deux événements du jour sont le succès de la *Lanterne* et l'apparition du *Gaulois*, journal quotidien (du soir) littéraire et politique, dirigé par M. Henry de Pène et par M. Tarbé des Sablons. Le premier numéro contient un *Salut au public*, signé Henry de Pène et Tarbé des Sablons. Une *Chronique* de M. Edmond About. *La Vie parisienne*, par Octave de Paris. *L'esprit des autres*, revue des journaux par Edouard Fournier. *Ateliers et coulisses*, par Louis Leroy. Des éphémérides mondaines et théâtrales de Roger l'Étrange. *La Gastronomie* de Balthazar. Une nouvelle à la main. Des menus propos. Les *A parte* de la Chanoinesse. Des échos. Des faits divers.

MARQUISE DE FIRMIANI.

ALBUM DE LA TRAVAILLEUSE

RECETTES DIVERSES

Par ces temps de chaleurs tropicales, on pourra peut-être trouver à utiliser les recettes suivantes :

Propriété du charbon de bois. — Si l'on a de la viande ou du poisson un peu avancés, on prend un nouet de toile, que l'on remplit de charbon de bois pulvérisé, on le fait tremper dans l'eau avec la viande, ou on le fait bouillir si cette dernière est passablement avancée; toute odeur disparaîtra, et la viande deviendra d'un tendre extraordinaire.

Mais il est encore plus utile de savoir conserver dans un état parfait la viande et le poisson que de savoir les rendre serviables; aussi allons-nous indiquer le moyen de pouvoir les conserver longtemps, même en été.

Conservation du poisson. — On lui fait jeter un bouillon dans de l'eau salée; puis on le met au frais dans cette même eau qui doit tout à fait le recouvrir.

Vingt quatre heures après, on le fait bouillir une seconde fois, en ajoutant encore du sel.

Conservation des viandes par le charbon. — On prend du charbon de bois très sec, que l'on pulvérise. La viande doit être posée sur ce charbon et en être enveloppée, le tout mis dans un vase qu'on ferme hermétiquement.

La viande peut être expédiée ainsi et se conserver trois ou quatre semaines. Avant de la faire cuire, il suffit de la laver dans l'eau fraîche.

On peut aussi conserver les volailles et le gibier par le même procédé, mais il faut d'abord que les pièces soient vidées, plumées et nettoyées, et l'on remplit leur intérieur de poussière de charbon.

La conservation est encore plus certaine si l'on enfouit les vases dans la terre ou dans le sable.

Si l'on connaît les plantes médicinales, on pourra utiliser ses promenades à la campagne pour faire les récoltes suivantes :

Thé de Haller. — On mêle des feuilles de sommités de sauge avec du lierre terrestre, de la

mélisse, de l'hysope, de la petite centaurée, du caille-lait et des fleurs de camomille; tous ces ingrédients se mettent en parties égales.

Ce thé s'emploie en infusion.

Les thés suivants sont d'une récolte plus simple et plus facile.

Nouvelle espèce de thé. — On emploie les feuilles de fraisiers des forêts, qu'on recueille immédiatement après la maturité des fruits. On les fait sécher au soleil ou torrifier sur des plaques chaudes.

Thé économique. — On passe à l'eau chaude 500 grammes de feuilles d'aubépine; on les soumet ensuite à l'action de la vapeur jusqu'à ce qu'elles deviennent d'une teinte olivâtre; ensuite on les fait sécher.

Voici maintenant deux recettes de pudding. La première servira à utiliser des fruits dont on trouve difficilement l'emploi, surtout quand on les récolte en assez grande quantité.

Pudding de mûres ou de groseilles vertes. — On fait une pâte, on l'étend sur une table, on la garnit à l'intérieur d'une bonne quantité de mûres en pleine maturité; puis on reploie la pâte sur le fruit et l'on forme une boule, qui est mise dans un bol. Le tout, enveloppé dans un linge bien noué, est plongé dans de l'eau bouillante, où on le laisse cuire une heure ou deux, selon sa grosseur.

La pâte se fait ainsi : 1 livre de farine, 4 onces de graisse de bœuf hachée menu, de l'eau chaude et un peu de sel.

Le pudding de groseilles vertes se fait de la même manière.

Pudding de cabinet. — On coupe des tranches de pain d'un centimètre d'épaisseur, on beurre et on saupoudre de sucre un moule, dans lequel on place une tranche de mie de pain, puis une rangée de raisins secs, et alternant toujours ainsi, on arrive jusqu'à un centimètre du bord. On a le soin, en plaçant les raisins, de laisser au milieu un peu de vide, puis on verse sur le tout une crème froide faite ainsi : 4 œufs, 2 onces de sucre en poudre dans un demi-litre de lait chaud aromatisé; on passe.

Le pudding se fait alors cuire au bain-marie comme une crème, avec feu dessus; quand la crème est prise, on le retire du feu, on le sert chaud, avec une sauce autour.

On le perfectionne encore en mettant, au lieu de pain, de la brioche ou du biscuit, que l'on

perge de kirsch ou de rhum, et des lits de fruits confits coupés en filets.

La sauce suivante se servira avec toute espèce de puddings, bien qu'on puisse manger ces derniers tout au naturel.

Sauce pour le plum-pudding. — On fait fondre du beurre très frais, on le mêle avec du sucre râpé très fin et une cuillerée de rhum; le tout se bat avec une cuiller, tout en ajoutant du rhum ou du vin de Madère. Cette sauce, pour être réussie, doit être faite promptement et avoir la consistance de la mayonnaise.

Les confitures suivantes sont excellentes, quoique peu connues :

Confiture de cédrat. — On met des cédrats pelés et coupés en tranches carrées dans de l'eau fraîche, où on les laisse pendant neuf jours, en renouvelant l'eau tous les jours; on aura eu le soin de les piquer avec une fourchette; après les avoir fait blanchir, on les met dans un sirop de sucre. Cette confiture se fait cuire en plusieurs fois, doucement et longtemps.

Nous allons donner la recette d'une lessive facile et prompte d'exécution.

Lessive nouvelle. — On met sur le feu 4 kilogramme de savon avec un peu d'eau; on en fait une bouillie qu'on délaye avec 45 litres d'eau; on y ajoute ensuite une cuillerée à bouche d'essence de térébenthine et deux cuillerées d'ammoniaque; on fouette le tout avec un petit balai. On y met alors le linge sec, qu'on y laisse deux heures avant de le savonner. Il faut avoir le soin de couvrir le cuvier. L'eau de savon peut, si l'on veut, servir deux fois, mais il faut y ajouter une cuillerée d'essence de térébenthine et une cuillerée d'ammoniaque. On rince le linge à l'eau tiède et on le passe au bleu.

Terminons par quelques recettes de parfumerie hygiénique.

Vinaigre rosa. — On fait macérer pendant quinze jours 250 grammes de roses rouges mondées de leur onglet et sèches, dans 4 kilogrammes de bon vinaigre blanc ou rouge. Il faut avoir le soin de bien fermer le vase contenant le mélange et de l'agiter de temps en temps; on filtre après la macération.

Vinaigre de romarin. — On met 400 grammes de fleurs de romarin dans 3 litres de vinaigre naturel; on distille le tout de manière à en retirer un litre et demi.

Vinaigre de toilette. — On mêle 8 litres d'alcool à 33° avec 45 grammes d'essence de lavande, 4 grammes de canelle et 4 grammes de girofle; on laisse macérer le mélange pendant huit jours, en remuant de temps en temps; on ajoute alors 2 litres de vinaigre blanc d'Orléans, 1/2 litre d'eau de Cologne, 60 grammes d'extrait de benjoin, 60 grammes d'extrait de storax, 125 grammes de vinaigre pur et 4 grammes d'alcali volatil. Pour donner de la couleur, on ajoute encore de l'orseille, puis on filtre au papier.

LA TRAVAILLEUSE.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

PLANCHE 890

Robe à corsage décolleté carrément et tunique dentelée représentée par la septième figurine de la planche de modes d'enfants, n° 890.

Ce modèle est dans les proportions convenables à une petite fille de sept à huit ans, c'est à dire un peu au dessous de l'âge indiqué par la gravure et sa description. C'est à dessein que nous avons fait cette réduction d'âge, car le même costume peut se faire avec avantage pour celui que nous avons choisi.

Le modèle est composé de sept parties : le dos, le côté, le devant et le jokey du corsage décolleté carrément et le dos, le côté ainsi que le devant de la tunique terminés par de grandes dents.

Cette tunique pourrait être figurée sur la jupe et celle-ci coupée plus longue et ronde du bas; mais comme le haut de la coupe de l'une et de l'autre est identique, nous avons préféré celle qui accuse le dentelé et qu'il est facile de prolonger jus qu'au bas de la jupe ronde.

Les trois parties de cette jupe présentent ensemble six dents du bas dont une dent et demie dans le devant, une dent et demie dans le dos et deux dents dans le côté. C'est donc trois dents que le devant comme le dos présentent chacun dans le bas, lorsqu'ils sont coupés doubles sans couture au milieu. Si l'on désirait le côté plus large au détriment du dos et du devant, on le pourrait faire en laissant au côté la largeur en plus que le devant et le dos aurait de moins dans leur ensemble, mais ce changement entraînerait

nécessairement une autre disposition de la dentelure du bas.

Ainsi que l'indique la description de la gravure, ce modèle se compose ainsi : robe de couleur au dessous, taffetas mauve ou de toute autre couleur d'une nuance fraîche, et au-dessus, robe de mousseline dont nous donnons le patron. Cette robe de mousseline est ornée de plis, biais et entre-deux, dessinant toute la disposition et la dentelure, choux de mousseline brodé au-dessus de chaque dent, tant à la jupe qu'à celles qui sont figurées au corsage, jokey rappelant cette disposition et, au bas des manches qui sont partie de la chemisette, revers qui rappellent cette garniture.

Cette même coupe conviendrait parfaitement à un petit costume de deux couleurs simplement orné de biais liserés et très petites ruches. Dans tous les cas, les nœuds et grands bouts de ruban indiqués par le dessin seront d'un charmant effet.

Ainsi, un corsage décolleté, avec jokey en pointe, revers de manche et jupe dentelée, par dessus un corsage montant à manche coudée et jupe demi-courte ; les deux de nuances de taffetas assez différentes avec garniture ruchée au bord de celle de dessus, feront une charmante petite toilette de ville que nous recommandons d'une façon toute particulière comme composant le plus charmant petit costume pour enfant de sept à huit ans.

THIRIFOCQ.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — *Galatée.* — Reprise. — Débuts de M^{me} Sallard. — M^{me} Sallard avait déjà fait une certaine sensation au Théâtre-Lyrique, où elle avait joué le rôle de Gilda dans *Rigoletto* et celui de Marguerite dans *Faust*. Ses débuts dans *Galatée*, à l'Opéra-Comique, ont été accueillis avec une véritable faveur. L'air de la *Coupe* a été enlevé avec un brio et une voix magnifiques, et elle a dû redire le troisième couplet. Ce sera une excellente acquisition pour le théâtre. — Prochainement les débuts d'un nouveau ténor dont on dit le plus grand bien, M. Desjaspres. Il a choisi, pour subir la redoutable épreuve,

le rôle difficile de Zampa. Souhaitons-lui bonne chance. Il est jeune, amant de l'art, et a droit à tous les encouragements.

VARIÉTÉS. — *Les noces de Merluchet.* — Une pièce vraiment amusante, imitée du *Chevreuil*, un grand succès d'Odry. Que dire de cette reprise ? M. Gobain est loin de valoir Lassagne. Mais en attendant de payer avec la pièce, il en rend la monnaie ; c'est déjà quelque chose. M^{lle} Vernet, qui joue Louison, se défend mal contre l'embonpoint.

AMBIGU. — Après la *Czarine*, la *Prise de Pékin*, que l'on répète activement. Puis, après la *Prise de Pékin*, un grand drame de MM. Th. Barrière et Léon Beauvallet.

CHATELET. — Les *Pirates de la Savane* sont ents à reparaitre ; à quoi cela tient-il ? On parle d'une indisposition de miss Menken, n'est-ce pas plutôt la chaleur qui inquiète le directeur ?

PIERRE ZACCONE.

JARDIN MABILLE. — Bal tous les soirs. — Grande fête les mercredis et samedis.

AVIS

Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.

PLANCHE 890

1. Toilette de petite fille. — Robe de foulard b'anc rayée de bleu. Petit corsage à bretelles ornées de petites ruches de rubans de taffetas bleu de ciel. Manches courtes. Guimpe de mousseline à petits plis ornée d'un entre-deux brodé. Manches pareilles. Bas blancs. Bottines de satin français bleues boutonnées de nacre.

2. Toilette de fillette. — Robe en toile écrue garnie dans le bas d'un plissé; sur le plissé un galon blanc. Fichu Marie-Antoinette à pélerine arrondie et grandes pattes, le tout bordé d'un plissé retenu par un galon blanc. Toquet de paille marron orné d'une écharpe de tulle brodé noir enroulée autour de la calotte. Corsage blanc à col de toile fine piquée et manches à coude avec poignet de toile. Bottines de cuir de Russie couleur écrue.

3. Costume de petite fille en popeline écossaise orné sur la jupe de trois petits velours cerise. Petite poche en forme d'écusson garnie d'un velours cerise. Corsage en popeline écossaise avec veste par dessus taillée toute droite n'arrivant pas plus bas que la taille et entourée de velours cerise. Col et manches de bati-te piquée. Chapeau de paille anglaise orné de velours noir et de fleurs des champs. Chaussettes blanches. Bottes de chevreau noir.

4. Costume de garçon. — Petite jupe à plis plats en drap de fantaisie léger bleu marine. Nœuds de gros grain bleu sur les côtés de la jupe. Veste à petites poches ornées de galon et sur chaque galon des losanges d'argent. Losanges d'argent boutonnant la veste. Sur la manche, trois galons terminés par un losange d'argent. Grand col de toile piquée. Chapeau canotier en paille anglaise orné d'un ruban bleu.

5. Toilette de petite fille. — Robe de taffetas rose décolletée carrée entourée d'un tuyauté de taffetas pareil. Manches courtes garnies d'un tuyauté découpé. Ceinture de taffetas rose à gros nœud avec pans terminés par un nœud. Gimpe de mousseline à plis avec manches garnies d'un poignet brodé. Bottes de satin français gris perle.

6. Costume canotier pour garçon de huit à dix ans. Blouse de popeline ou de drap léger gris poussière serrée à la taille par une ceinture vernie. Grand collet en étoffe pareille à la blouse avec ancre brodée aux coins. Pantalon bouffant serré au genou. Bas rouges.

7. Toilette de jeune fille. — Robe de dessus en taffetas mauve recouverte d'une jupe de mousseline blanche ornée de petits plis et d'un entre-deux. Tunique simulée par des dents en mousseline brodée, surmontées d'un entre-deux. Choux de mousseline brodée au-dessus de chaque dent. Corsage décolleté carré orné dans le bas des mêmes dents en mousseline brodée. Nœuds de taffetas mauve sur les épaules. Nœud de large ruban mauve attaché à la ceinture avec pans flottants. Chapeau de paille de riz avec couronne de campanules.

8. Costume de petit garçon. — Pantalon de toile écrue orné de petits galons de laine couleur corail. Veste arrondie ornée de même de galons corail. Chemisette de toile à plis, col et manches piqués. Bottes de cuir de Russie.

PLANCHE 894

Première mise. — Robe de sultane rayée, de couleur mauve. Jupe ronde, terminée par un volant en biais froncé, avec petite tête montée à plis très creux. Seconde jupe formant tunique, bordée en bas de dents surmontées d'un biais de taffetas mauve. Corsage plat, décolleté, à manches justes, ornées dans le bas de deux petits biais de taffetas mauve. Fichu-mantelet pareil à la robe, montant derrière, fermant en cœur devant et croisant à partir de la ceinture, d'où il retombe à pans pointus sur les côtés de la jupe; ce fichu-mantelet découpé à dents et entouré d'un biais de taffetas mauve, avec nœud-cocardé en taffetas mauve posé au bas des pans. Ceinture de même taffetas, fermée par un chou pareil. Un petit fichu de mousseline à bord dentelé rehausse le décolleté du corsage, et au bas des manches des petites manchettes dentelées répètent cette disposition. Au cou, gros médaillon or et améthyste, attaché à un velours noir. Petit toquet de paille noire, orné d'une plume frisée mélangée mauve et noir. Gants de chevreau. Bottines en satin gris tout étoffe à talons Louis XV. Ombrelle mauve pareille à la robe, avec manche de tuya.

La jupe ronde que représente cette figurine n'est ni courte ni longue; elle est disposée dans cette moyenne longueur ou 105 cent. devant correspondant à 109 ou 110 derrière, et coupée en six lés, dont celui du devant et ceux des côtés du devant sont de biais, les côtés du dos très peu biaisés et le dos coupé tout à fait droit, c'est-à-dire simplement composé d'un lé d'étoffe plié en deux dans sa longueur. Dans cette disposition, le dos et les côtés de la jupe sont plissés ou froncés, à volonté, à la ceinture, et le devant, ainsi que les côtés de devant, sont plats. L'ensemble du bas de cette jupe présente une largeur moyenne de 3 m. 50. Le volant qui la termine ne la prolonge pas; il est posé dessus, en sorte que ses fronces ou plis ne se déforment pas, et qu'ils peuvent y être fixés de place en place par des points (ceci est de rigueur pour le volant à tuyaux ronds). La seconde jupe présente la même disposition dans la partie du haut; elle est simplement plus courte.

Deuxième mise. — Robe de toile écrue. Jupe ronde avec volant monté à plis creux, avec trois petits biais de taffetas vert au-dessus. Seconde jupe coupée en tunique carrée devant, où elle est ouverte, et ornée des mêmes biais de taffetas vert que la première jupe, puis de trois grands biais verts posés en écharpe qui partent de la ceinture et se prolongent jusqu'au bas des côtés de la tunique, où ils se terminent par un petit volant surmonté d'un chou de taffetas très touffu. Le corsage, montant ou décolleté à volonté, se cachant sous un petit mantelet Louis XV; celui-ci à pans carrés devant, entouré d'un volant liséré de vert et d'un biais de même couleur. Derrière, ce mantelet forme fichu en s'arrêtant dans la ceinture, d'où s'échappe une petite basque disposée en éventail, et il présente un capuchon arrondi orné d'un biais vert. (Ce capuchon peut être mobile ou même supprimé, à volonté.) Une ceinture en pareil à la robe, bordée de vert, retombe, avec nœud plat et longs pans, sur la tunique, et ferme devant par un

chou de taffetas vert et petit volant qui la termine. Cette toilette est complétée par un toquet de paille belge, entouré de feuillage et de mères métalliques; ces dernières nuancées depuis le cerise pâle jusqu'au noir. Un voile de gaze à pois, disposé de façon à retomber derrière ou à se ramener, à volonté, sur le visage; des gants de Saxe et des bottines en cuir de Russie, couleur naturelle.

Pour la coupe de la jupe ronde de cette toilette, même observation que pour la première, dont nous donnons plus haut le détail, et la seconde jupe ou tunique, disposée de même dans le haut, se termine du bas à deux degrés de longueur, c'est-à-dire le derrière plus long que les côtés.

Ces deux jolies toilettes sont sorties de la maison Leclerc-Vollant, qui en offre en ce moment un grand nombre destinées aux bains de mer ou à la campagne.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berkeley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerrettoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 40 fr. ; Départements, 42 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 45 fr. ; Départements, 49 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.



chou de taffetas vert et petit volant qui la termine. Cette toilette est complétée par un toquet de paille belge, entouré de feuillage et de mères métalliques : ces dernières nuancées depuis le blanc jusqu'au noir. Un voile de gaze à pois, tomber derrière ou à se ramener devant le visage; des gants de Saxe et de Russie, couleur naturelle.

Pour la coupe de la jupe même observation que pour la tunique, nous donnons plus haut le détail, et la jupe, disposée de même du bas à deux degrés de longueur, la jupe derrière plus long que les côtés.

Ces deux jolies toilettes sont de la collection de M. Leclerc-Vollant, qui en offre un grand nombre destinées aux bains de mer.

CORRESPONDANTS

chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au 29, rue Gasparin, 29.
 Belgique et la Hollande :
 M. DE TOURTOUR, grande place, 10, particulière, rue des Harengs, 10 (s.)
 Angleterre :
 M. Edouard CARRIÈRE, 57, Darnley square.
 Autriche, l'Allemagne, Russie :
 M. des postes de Cologne et de (s.)
 Italie et les Etats Romains :
 M. CERRETONI, rue Cerrettoni, près l'hôtel, premier étage, à Florence.
 North America : S. T. TAYLOR, 10, New-York.

LA

LE MONTEUR

L'ÉDITION ME

PARAISSANT LE 15 DE CHA

- 1° 12 numéros grand in-8°
- 2° 24 gravures de modes c
- 3° 12 patrons découpés de robes ou confections.

Prix d'abon

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

ANTE

DE L'ENFANCE

TION BI-MENSUELLE

ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- grand in-8°, format de luxe,
- de modes colorisées,
- de broderies, morceaux de musique ou tapisserie.
- découpés de grandeur naturelle de confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 19 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

